

FÊTE DOLLARD ET PÈLERINAGES HISTORIQUES

On pensait que ces mouvements de haut patriotisme ne provoqueraient chez les Canadiens français qu'approbation et sympathie. Il s'est trouvé un opposant, M. l'abbé Elie Auclair. Le distingué rédacteur en chef de la *Revue Canadienne* (livraison août-septembre 1921, p.557) juge trop nombreuses les célébrations des anniversaires de nos héros. Il craint que nous n'ayons pas assez de jours dans une année pour y suffire. Il s'inquiète pour la fête Saint-Jean Baptiste. Que va-t-elle devenir ? «Ne la noyons pas dans un torrent de célébrations», conseille-t-il. Si au moins «notre vieux et respecté Benjamin Sulte» disait ce qu'il en pense. Lui seul peut rassurer la *Revue Canadienne*. Et M. l'abbé Auclair souhaite donc qu'il parle ou qu'il écrive. Nous le voulons nous aussi. Mais en attendant que cet heureux octogénaire communique au public ses impressions, l'*Action française* voudrait faire connaître les siennes. Elle a si énergiquement secondé les manifestations Dollard; elle est si bien connue comme l'initiatrice des pèlerinages historiques que ses lecteurs lui reprocheraient son silence.

Entendons-nous. La Saint-Jean Baptiste reste pour nous comme pour tous les Canadiens français ce qu'elle a toujours été, la *fête nationale*. Personne ne veut la faire disparaître. Les Canadiens français continueront de célébrer le 24 juin. Que l'on rajeunisse un peu ces manifestations, que les discours soient moins ampoulés, plus chargés d'idées hautes et fortes, et la Saint-Jean Baptiste conservera son éclat et sa popularité.

Mais la *fête nationale* doit-elle nous faire exclure d'autres fêtes particulières, célébrées par exemple à l'occasion du centenaire d'un grand ancêtre ? Les fêtes du tricentenaire de

Québec n'ont pas porté ombrage à la Saint-Jean Baptiste. Ce que l'on a fait en grand en 1908, on peut le faire en petit à propos de Maisonneuve ou Jeanne Mance, de Laval ou Plessis, Marguerite Bourgeoys ou la Mère d'Youville. Ce sont des fêtes du souvenir. Elles ne peuvent nuire à celle du 24 juin, la *fête nationale*.

Les pèlerinages historiques se rattachent à la même idée. Comme la terre canadienne est peu connue. Comme l'on entretient à son sujet une connaissance toute livresque, sans lien avec les endroits où se passèrent les hauts faits de notre histoire. On voudrait animer nos connaissances historiques et par là vivifier notre sens de la race. A l'heure où maintes gens s'efforcent de faire accepter par notre peuple un idéal qui ne correspond ni à son passé ni à ses promesses d'avenir; à l'heure où maintes gens tendent à couper le fil de nos traditions en nous *décanadianisant*, n'est-il pas nécessaire de ramener nos gens, leurs guides surtout, vers les lieux de la patrie Canadienne où furent écrits en lettres de sang les gestes de notre peuple ?

Dollard mérite une attention particulière. Nulle figure de notre passé n'est comparable à la sienne. Il incarne toutes les chevaleresques attitudes de l'âme française. C'est de plus un héros de chez nous. La survivance de notre race s'appuie sur sa vie et sur sa mort. A notre jeunesse, qu'attirent les attraits de l'égoïsme anglo-saxon et les moeurs déformantes de l'américanisme, on ne saurait présenter plus haut modèle. Nous voulons donc que Dollard demeure constamment sous les yeux de nos jeunes hommes. Nous voudrions que chaque année, le 24 mai, l'on se rendît au Long-Sault, coin de terre d'où s'élèvent pour nous les meilleures leçons d'énergie et de sacrifice.

Mais ces voyages annuels aux rives de l'Ottawa n'épuisent point le patriotisme de nos gens. Il leur en reste suf-

fisamment pour tenir à visiter les autres sites dominants de la terre canadienne. La nouvelle génération, en particulier, dont l'on voit grandir sans cesse l'amour pour notre race et s'affermir davantage sa volonté de la servir, garde assez d'enthousiasme et d'ardeur pour fêter, avant ou après la Saint-Jean Baptiste, les héros de notre histoire. Le torrent à craindre ne lui semble pas celui de ces célébrations, mais bien l'autre, où mêlent leurs eaux troubles l'oubli du passé, l'ignorance des problèmes du présent, l'insouciance en face de l'avenir.

Antonio PERRAULT

LA RÉDÉCOUVERTE DU CANADA

Les Français découvrent de nouveau notre pays. Nous devons l'heureux événement à la publication chez Grasset à Paris de *Maria Chapdelaine*. Lisez cet aveu de M. Edmond Jaloux, dans la *Revue hebdomadaire* (livraison du 10 septembre 1921) : "Une contrée cependant eut été absente de cette géographie (l'auteur vient de parler de la géographie romanesque de la France, de l'énumération qu'il aurait pu faire des études publiées depuis 20 ans sur ses vieilles provinces) une contrée qui ne nous appartient pas, il est vrai, mais où l'on parle notre langue, où l'on nous aime, où l'on se considère à juste titre comme du même sang que nous, une contrée enfin où l'on retrouve par certains côtés de la France du dix-septième et du dix-huitième siècle, plus que dans la France actuelle. Lointain, mystérieux, peu fréquenté des voyageurs, comme protégé d'eux par un cercle de glaces, le Canada semblait avoir échappé jusqu'ici à cette gigantesque enquête morale, ethnique et romanesque, qui a été l'œuvre des hommes de notre temps; aussi ne savions-nous pas plus ce qui s'y passait que dans Mars ou Vénus. Il n'en est plus de même aujourd'hui, et c'est tant mieux ! Car nous avons à la fois un très beau livre de plus et un admirable portrait de ce rude et vieux pays français."

"Mars, Vénus, ou le Canada", c'était la même chose pour les Français. On ignorait tout de notre pays. A quoi donc servirent l'ouvrage de Garneau (édité à Paris), ceux de Ferland, de Thomas Chapais, des abbés Groulx et Roy ? Qui donc a lu le livre de Salone ? Qui entendit les conférences faites à Paris par M. le chanoine Chartier et Édouard Montpetit ? Quel effet produisirent les discours des Français retour d'Amérique ? La publication de *Maria Chapdelaine* devait seule faire sur nous la lumière. A Louis Hémon, *redécouvreur* du Canada, salut !